

# **L'explication psycho-empirique des objets logico-mathématiques : le cas de John St. Mill et de Christoph V. Sigwart**

**Moctarou BALDE**

Doctorant - Université Cheikh Anta Diop  
Sénégal

## **Résumé**

John Stuart Mill et Christoph Sigwart se singularisent par leur hostilité par rapport aux théories logistiques et aprioriques des principes logico-mathématiques. En hommes du XIX<sup>ème</sup> siècle, Mill et Sigwart ont baigné dans l'atmosphère d'une philosophie foncièrement empirique et psychologique portée progressivement à son sommet par des auteurs comme John Locke, Thomas Hobbes et plus encore par Hume. Dans cet article, en partant des vues de Mill et de Sigwart sur les théories qui précèdent les siennes, nous analyserons comment peu à peu, ils en sont venus à s'opposer à l'analyse logistique et *aprioriste* des objets mathématiques et logiques, et à incarner une philosophie psycho-empirique.

**Mots clés :** Psychologisme, empirisme, logique, mathématiques, faits observables, induction.

**The psycho-empirical explanation logical-mathematical objects : the case of John St. Mill and Christoph V. Sigwart**

## **Abstract**

John Stuart Mill and Christoph Sigwart stand out for their hostility to logistic and a priori theories of logico-mathematical principles. As men of the 19th century, Mill and Sigwart bathed in the atmosphere of a fundamentally empirical and psychological philosophy gradually brought to its peak by authors such as John Locke, Thomas Hobbes and even more so by Hume. In this article, starting from the views of St. Mill and Sigwart on the theories that precede his, we will analyze how little by little they came to oppose the logistic and apriorist analysis of mathematical objects and logic, and to embody a psycho-empirical philosophy.

**Keywords:** Psychologism, empiricism, logic, mathematics, observable facts, induction.

## Introduction

Après les sophistes<sup>1</sup>, et Protagoras en particulier, une tendance empirique et psychologique commença à se dessiner dans la science. C'est cette même tendance qu'on retrouve aujourd'hui dans la logique, dans les mathématiques et dans la science en général, et dont l'ampleur s'est confirmée au tournant du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle un peu partout et principalement en Allemagne.

En Allemagne on s'accorde à situer l'origine du tournant psychologique et empirique dans les écrits de deux illustres penseurs : Jacob Friedrich Fries (1773-1843) et Friedrich Eduard Beneke (1798-1854). Le premier a enseigné la philosophie et les mathématiques à l'Université d'Iéna. Le second est connu pour avoir été professeur à Göttingen et à Berlin. Beneke est considéré par la tradition philosophique allemande comme le principal précurseur du psychologisme. Le terme "psychologisme" sera d'ailleurs employé pour la première fois, selon Maria Gyemant et Arnaud Déwalque<sup>2</sup>, pour désigner l'orientation philosophique de Beneke. C'est Johann Eduard Erdmann dans son *Abrégé d'histoire de la philosophie* lors de sa seconde édition en 1870, qui introduisit le mot psychologisme pour caractériser la doctrine du philosophe et psychologue, Eduard Beneke. Ce dernier considérait « la psychologie – et plus exactement la psychologie qu'il appelle « nouvelle » - comme le point de départ et le fondement de la philosophie ». (G. Maria, 2015, p. 13). Beneke avait pour ambition de repenser la philosophie à partir de la psychologie tout en s'inspirant de la démarche des sciences de la nature dans cette investigation de la psychologie.

Quant à Jacob Fries, pour la plupart des néokantiens, il incarne le psychologisme dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour Fries, toute tentative de refondation de la métaphysique à la suite du projet kantien doit se faire sur des bases psychologiques. C'est ainsi qu'il est, lui aussi, considéré comme un précurseur et fervent adepte du psychologisme. Car même si le terme n'a pas été inventé pour désigner sa philosophie, le concept de psychologisme reste tout de même associé à Fries. En ce sens, John Dewey ne voit chez Fries comme chez Beneke, que des

---

<sup>1</sup> Le rapprochement entre Protagoras et les tendances psycho-empiriques est mis en lumière par Edmond Mazet dans son article « LES SOPHISTES ET LA GÉOMÉTRIE » in Revue de *Philosophie Ancienne*, Vol. 12, No. 2, 1994.

<sup>2</sup> « Le tournant psychologique » dans *Psychologie et psychologisme*, (Dir.) Maria Gyemant, Paris, Vrin, 2015.

doctrines psychologiques qui réinterprètent la philosophie kantienne en termes psychologiques.

Cependant, au regard des arguments anti-psychologistes avancés par Gottlob Frege et Edmund Husserl, on est en droit de se demander si concrètement le psychologisme n'a pas germé avant les philosophies de Fries et de Beneke. En effet, l'antipsychologisme développé par ces deux logiciens se structure particulièrement autour d'une remise en cause du dispositif kantien. Ce que nous voulons dire, c'est que Frege et Husserl ont dirigé leurs critiques du psychologisme contre l'héritage kantien.

En effet, même si chez Frege<sup>3</sup>, Kant n'est pas accusé directement d'endosser une posture psychologique<sup>4</sup>, chez Husserl, le philosophe de Königsberg traîne bien des résidus psychologues dans sa conception de la science. Du point de vue du phénoménologue<sup>5</sup> allemand, Kant est coupable de psychologisme à tous les niveaux. Husserl base ses opinions sur le fait que tous ceux qui se réclament kantien développent des philosophies appartenant à la théorie psychologue de la connaissance. De même que « *la philosophie transcendantale est bien aussi une psychologie* ». (E. Husserl, 1959, p.104).

En effet, sur plusieurs aspects de sa philosophie, Kant prête le flanc aux accusations de psychologisme. S'il est indéniable qu'il refuse de réduire les mathématiques, la logique et la théorie de la connaissance à la psychologie, il semble faire reposer, en revanche, toute normativité et toute nécessité dans les formes de l'esprit. Des éléments psychologiques ou subjectifs comme la théorie de la structure des facultés (sensibilité et entendement), la nature spécifique de l'intuition, le schématisme sont entre autres, dans le kantisme, ce qui réveille des

---

<sup>3</sup> Cf. G. Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, recherche logique-mathématique sur le concept de nombre, Traduction et introduction de Claude Imbert, Paris, Seuil, 1969.

<sup>4</sup> Frege ne l'épargne pas non plus.

<sup>5</sup> La phénoménologie est un courant de pensée du XX<sup>e</sup> siècle fondé par Husserl. Son but était de faire de la philosophie une discipline empirique. La phénoménologie tire son nom de sa démarche, qui est d'appréhender la réalité telle qu'elle se donne, à travers les phénomènes. C'est pourquoi, elle écarte toute interprétation abstraite pour ne se limiter qu'à la description et à l'analyse des seuls phénomènes perçus. Il faut cependant souligner que le concept existait avant le phénoménologue allemand. D'ailleurs Husserl fut influencé par Franz Brentano, connu pour sa remise au premier plan du concept d'intentionnalité, et à partir duquel il fonda la psychologie comme science positive et empirique.

soupons de psychologisme. La *Critique de la raison pure* de manière général, semblait suspecte.

Dans cette œuvre, Kant explique clairement que le fondement de la connaissance n'est autre que l'homme. Et c'est là, pour la plupart de ses détracteurs, son tort. Pour eux, cette perspective kantienne révèle que la *Critique de la raison pure* a finalement une assise entièrement psychologique. Hegel, par exemple, dira que Kant est resté prisonnier des points de vue psychologiques et d'une méthode empirique qu'il a paradoxalement combattue.

Le tournant psychologiste, ou disons plutôt le "premier tournant psychologiste"<sup>6</sup> peut donc être situé au niveau du statut transcendantal de la connaissance et de son rapport au psychologisme chez Kant. Et les raisons que l'on peut avoir de tenir Kant pour un philosophe psychologiste dépendent selon que l'on convoque Frege ou Husserl.

Cependant, leurs cibles préférées de confusion entre logique, mathématiques et psychologie sont bien John Stuart Mill (1806-1873) et Christophe Sigwart (1830-1904). Ces derniers nourrissaient tous l'espoir d'expliquer les principes et lois logico-mathématiques ainsi que leurs prétentions épistémologiques à partir de la psychologie. Quels sont les arguments avancés par ces auteurs pour contrecarrer les conceptions logistiques ? Comment se situe Sigwart relativement à Mill ? En quoi consiste la théorie de la connaissance qu'ils en tirent ?

## 1. Kant : un précurseur insoupçonné

En jetant un regard sur la taxinomie des logiques<sup>7</sup> opérée par Kant, on peut, d'un revers de main, balayer les accusations psychologiques portées contre lui. La logique, pour rappel est, chez lui, à l'usage général et à l'usage particulier. Quand la logique est générale, elle est soit pure, soit appliquée. Quand elle appliquée, dit Kant, elle ne mérite

---

<sup>6</sup> À lumière de la lecture de Frege et de Husserl, on peut affirmer que le psychologisme existait bien avant Jacob Friedrich Fries et Friedrich Eduard Beneke, et que Kant constitue le précurseur du psychologisme.

<sup>7</sup> Cf. Kant, *Critique de la Raison Pure*, traduction et présentation par Alain RENAUT, Paris, GF-Flammarion, 2006 et *Logique*, traduit par L. GUILLERMIT, Paris, Librairie philosophique J. VRIN, 2007.

plus le statut de logique ni le nom de canon de l'entendement, encore moins un organon des sciences. Car la logique appliquée s'occupe des objets de l'usage de l'entendement dans les conditions empirique et subjective. Pour cela, elle est une simple psychologie et non une logique. Ainsi Kant exclut tout empiètement de la psychologie sur la logique, et même sur les mathématiques. Cette analyse kantienne de la logique et de son rapport avec la psychologie, invalide *a priori* toutes les tentatives qui cherchent à légitimer un usage psychologiste dans le kantisme. C'est d'ailleurs ce qui motive Raphael Ehlers à parler de versant anti-psychologiste dans l'œuvre de Kant.

Sauf que quand Ehlers évoque un versant anti-psychologiste, cela laisse entendre aussitôt qu'il pourrait avoir un versant psychologiste dans le kantisme. Alors, la théorie kantienne de la connaissance contenait-elle réellement une forme avérée de psychologisme ? Nous avons déjà vu et verrons davantage un certain nombre d'arguments peuvent être formulés pour une réponse affirmative.

Pour Frege, par exemple, Kant a le mérite de distinguer le normatif de l'empirique, les jugements analytiques des jugements synthétiques. Mais derrière cet hommage, se cachent un ensemble de reproches. Le problème de Kant est, selon Frege, d'avoir tenu pour synthétiques les principes de l'arithmétique et par ricochet d'avoir sous-estimé la valeur de l'analyse. Frege reproche donc à son compatriote de limiter l'arithmétique, les mathématiques en général dans l'esprit humain. Car chez Kant, la construction des concepts mathématiques se fait dans l'intuition du temps et de l'espace dont la portée se limite à la réceptivité humaine. Or, selon Frege, le statut propre à l'intuition kantienne fait que sa philosophie peut être suspectée de psychologisme.

En outre, du point de vue de Husserl, la méfiance de Kant vis-à-vis de la psychologie lorsqu'il insiste sur l'aspect normatif de la logique est insuffisante. Bien que Kant déclare que la logique décrit la façon dont on doit penser, mais les principes logiques ne sont pas chez lui absolus. Pour Husserl, les principes logiques doivent être rattachés à une nécessité absolue. Aussi normatifs qu'ils soient dans la conception kantienne, les principes de la logique ne sont pas des lois de l'être, mais de simples principes communs à tout entendement logique. Et c'est ici que se perçoit le psychologisme kantien.

En effet, que Kant reconnaisse une indépendance de la logique par rapport à toute espèce de psychologie, c'est ce dont Husserl et Frege ne

doutent pas. Toutefois, lorsque Kant distingue le formel du transcendantal, il déclare que la logique formelle s'occupe uniquement de la pure forme de la pensée. Frege et Husserl objectent à Kant d'avoir, dans ce cas, rapproché la logique de l'esprit humain. Car finalement si le formel ne traite que la pure forme de la pensée, sa validité ne peut se concevoir sans référence à la subjectivité (l'esprit). De plus, en tant que canon de l'entendement et de la raison du point de vue formel, Kant dit que la psychologie, précisons-le, celle empirique, n'est d'aucun apport pour la logique, parce qu'elle est déjà un usage appliqué à l'entendement. Les règles logiques doivent être dérivées non de l'usage contingent mais de l'usage nécessaire. Il ajoute qu'il ne veut dire pour autant que la logique aurait donc une validité métaphysique ou absolue. Selon Husserl, une telle nuance suffit à faire endosser à Kant une forme de psychologisme. L'argumentation de Kant ne l'éloigne pas du psychologisme. L'usage nécessaire de l'entendement dont parle Kant est précisément aussi l'usage de l'entendement. Or l'entendement, lui-même, relève de la psychologie. Le phénoménologue allemand voulait que Kant définisse la normativité logique indépendamment de la connaissance humaine. D'une façon générale, Husserl conclut que le savoir transcendantal kantien dépend d'une référence humaine. Pour lui, c'est donc un psychologisme d'un genre nouveau. Kant bannit verbalement la psychologie, mais en réalité il en fait sa promotion de façon inavouée et non thématique.

Si au regard des arguments avancés, Kant développe un psychologisme nuancé, chez Mill, il n'y a aucun doute que les principes logiques et mathématiques se réduisent à une explication psychologique.

## **2. Mill et Sigwart : l'explication psychologue au fondement de la nécessité logico- mathématique**

Contrairement à ce que pensent les logisticiens, ni les lois mathématiques ni les principes logiques ne soustraient à une explication psychologique ou naturaliste. L'explication naturelle ou psychologue semble être au fondement même de la nécessité logico-mathématique. On retrouve ce type d'explication dans le *Système logique déductive et inductive* de Mill, ouvrage majeur du 19<sup>e</sup> siècle. John Stuart Mill fut influencé par son père même si, comme on le constatera, il se démarquera de ce dernier sur plusieurs aspects. En effet, James Mill voit dans les principes d'association, l'origine des rapports nécessaires entre idées tels qu'on les retrouve en mathématiques. Selon Mill

« père », les principes d'association servent de fondement à une explication naturelle de la nécessité des relations rationnelles fondamentales comme celles qu'énoncent les mathématiques. De surcroît, c'est aux mêmes principes que James Mill rapporte la nécessité des principes logiques qui, par exemple, régissent le raisonnement syllogistique. Il déclare :

Dans la proposition « tous les hommes sont des animaux », le terme « tous les hommes » est comparé avec le terme « animaux » ; en d'autres mots, a lieu une certaine association. Dans la seconde proposition, « tous les rois sont des hommes, le terme « rois » est comparé avec le terme « tous les hommes », comparaison qui n'est ici qu'un nom pour un cas particulier d'association. Dans la troisième proposition « les rois sont des animaux », le nom « rois » est comparé avec le nom « animaux », mais par l'intermédiaire du nom « tous les hommes ». Il serait facile donc d'indiquer les étapes de l'association. (J. Mill, 1878, p. 426).

À l'opposé de son père, John Stuart Mill pense que les principes logico-mathématiques sont inductifs. Le problème de Mill « père », selon son fils, est d'avoir cru que les vérités mathématiques et logiques sont de nature déductive. Pour Stuart Mill, si on accepte le point de vue de James Mill, il faudra aussi admettre que les lois mathématiques sont toutes fausses, parce que ces lois si elles sont confrontées avec l'expérience, aucun objet ne va leur correspondre ou les satisfaire. La conséquence serait que, d'après Mill « fils », les mathématiques ne pourront pas revendiquer une quelconque vérité, car leurs objets ne seront qu'imaginaires. Mill ajoute, dans ce cas, les vérités mathématiques, si elles existent, elles ne seront que des illusions. Or les mathématiques peuvent bien revendiquer une vérité. Ce qui veut dire, pour Mill, précisément cette discipline n'est pas déductive mais inductive. Il dit, par exemple, quand on dit en géométrie : deux lignes droites qui se sont rencontrées une fois ne se rencontrent plus jamais et constitueront du coup de diverger, c'est là le résultat d'une induction provenant du témoignage des sens. Ainsi, dans leurs prétentions d'énoncer des vérités, les mathématiques, insiste Mill, n'ont pas d'autre fondement que l'expérience.

À l'encontre de cette thèse empirique, les partisans d'une théorie fondée sur l'*a priori* émettent deux objections : ils soulignent d'une part qu'il est bien possible en géométrie de se passer de l'expérience et, d'autre part, la nécessité mathématique en général, ne peut s'expliquer à partir d'une expérience contingente. Le contingent ne peut fournir de

fondement au nécessaire. Dans le premier cas, Mill répond qu'à défaut de l'expérience observable, les géomètres pourraient faire recours à l'expérience dans l'imagination. Car, selon lui, dans le cas des figures pures, celle-là fournit autant d'informations et de preuves que l'expérience sensible. La seconde objection est sans doute la plus remarquable. Pour autant, elle ne donne pas du fil à retordre à Mill. Si pour les partisans d'une thèse *a priori*, les vérités nécessaires par principe ayant pour propriété spécifique, leur opposé est inconcevable, pour Mill, l'inconcevabilité du contraire est lui-même un produit de l'habitude.

Le logicien britannique ne nie pas l'évidence des vérités mathématiques et l'inconcevabilité de leur négation. Mais il se défend en arguant que cette inconcevabilité se rapporte aux mécanismes psychologiques. Il explique que « notre capacité ou incapacité de concevoir une chose a si peu affaire avec la possibilité de la chose elle-même, et n'est qu'une circonstance toute accidentelle, dépendante de nos habitudes. Cette difficulté est un résultat nécessaire des lois fondamentales de l'esprit humain ». (J. St. Mill, 1866, p. 271).

En réalité pour Mill, ce mécanisme est encore plus performant et plus sûr quand l'association est plus ancienne et confirmée telle que les rapports géométriques. La nécessité des vérités géométriques s'explique par les mécanismes de l'habitude et de l'association. C'est l'esprit, par induction et après plusieurs observations, qui mène aux vérités générales de la géométrie et qui confère à ces vérités, par le moyen de l'association et de l'habitude, leur nécessité. Pour résumer les réponses aux objections des tenants de l'*a priori*, on dira, chez Mill, les vérités géométriques, comme toute autre vérité scientifique, n'ont qu'un fondement empirique après une généralisation inductive des faits observés. Quant à leur nécessité, elles sont le fruit d'une nécessité psychique sous l'effet de l'habitude et de l'association.

Mill réserve le même sort aux vérités arithmétiques. Les vérités arithmétiques, si elles reposent sur la déduction, comme celles de la géométrie, elles deviennent fausses puisqu'elles ne pourront être vérifiées par l'expérience. Seule une arithmétique fausse pourrait donc trouver son fondement sur la déduction. Les propositions arithmétiques, à en croire Mill, sont toutes issues d'hypothèses inductives. Chez Mill, pour qu'il y ait, par exemple, un nombre il faut qu'il désigne un agrégat de faits observables et/ou concrets, puisque « nous pensons toujours aux objets tels que nous les avons vus et touchés ». (L. Liard, 1873, p.



25). La véritable origine des vérités de l'arithmétique telle que *quatre est deux et deux est empirique*.

Les définitions des termes arithmétiques à l'image des termes géométriques comme *le carré, la droite, le plan, etc.*, sont une généralisation de l'expérience, une expérience de collections d'objets ou d'agrégats. Comme la géométrie, les principes de l'arithmétique sont donc des lois empiriques générales sur les agrégats et leurs modes de formations. Ainsi, Mill affirme que le « nombre désigne une propriété qui appartient à l'agrégat des choses que nous dénommons par ce nom ; cette propriété c'est la manière caractéristique dont l'agrégat est composé ou peut être partagé ». (1866, p. 337). La vérité des lois mathématiques est obtenue par l'induction à partir de l'observation des propriétés des objets réels eux-mêmes. En définitive, comme la géométrie, l'arithmétique a un fondement inductif. La science du nombre n'est pas une exception de la conclusion générale et célèbre de Mill : les sciences déductives sont entièrement inductives et leurs principes sont des généralisations de l'expérience.

Bien plus, Mill ne se limite pas aux lois mathématiques, il généralise son point de vue jusqu'aux principes logiques. La logique et ses principes sont, pour Mill, inductives et s'obtiennent à partir d'une multitude d'observations empiriques. Une lecture du *Système logique déductive et inductive* laisse présager que le statut de la vérité logique doit être revu à la dimension de l'expérience. Tout découle des faits, donc du sensible. Même les principes logiques tels que celui de contradiction et du tiers exclu sont soumis à une interprétation psychologue.

En effet, le *principe de contradiction*<sup>8</sup>, dit Mill, est l'une des généralisations les plus anciennes et les plus spontanées tirée de l'expérience sensible. Il considère que la croyance et la non-croyance sont deux états d'esprit différents et qui se rejettent mutuellement. Pour Mill, la plus simple observation de nous-même nous l'apprend. Pour renforcer son argumentaire, il dit : si l'observation est portée à l'extérieur, nous voyons que des contraires : lumière et obscurité, bruit et silence, repos et mouvement, égalité et inégalité, avant et après, etc. Bref Mill considère que tout phénomène positif et sa négation sont des phénomènes distincts, et quand l'un est présent, l'autre est absent.

---

<sup>8</sup> Je considère, dit Mill, que le principe en question comme une généralisation de tous ces faits.

S'agissant du principe du *tiers exclu*, Mill explique qu'il est le résultat d'une généralisation de l'observation universelle que certains états de conscience sont directement détruits par d'autres états. Autrement dit, ce principe énonce la loi selon laquelle, la présence d'un élément positif de conscience exclut un élément négatif corrélatif et vis-versa. Il en résulte donc que si la conscience n'est pas dans l'un des éléments ou mode, elle est dans l'autre.

L'auteur du *Système logique déductive et inductive*, est totalement convaincu que la logique est une discipline normative, mais cela ne peut pas servir d'argument contre les liens privilégiés qu'on peut voir entre elle et la psychologie. Loin d'être insignifiant, ce rapport entre la logique et la psychologie fut largement répandu. Beaucoup de penseurs du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle se sont penchés sur ce lien pour expliquer certains éléments logico-mathématiques. En ce sens Mill n'est pas le seul à avoir tenu pour vrai que les lois logico-mathématiques peuvent être soumises aux exigences de la psychologie.

Christoph Sigwart aussi, tout en reconnaissant à la logique son statut de guide pour le raisonnement humain, suppose tout de même que c'est à la psychologie de fournir cette logique la connaissance de son objet, c'est-à-dire la pensée. Certes, il s'inscrit dans la même perspective que Mill, mais Sigwart se montre plus radical et beaucoup plus exigeant dans son bras de fer avec les logiciens anti-psychologistes. Edmund Husserl, dans les *Prolégomènes à la logique pure*, revient sur l'acharnement de son compatriote envers les logisticiens.

Le psychologisme n'est pas chez lui un accessoire secondaire et séparable du reste, mais la conception fondamentale qui prédomine systématiquement. Il nie expressément, dès le début de son ouvrage, « que les normes de la logique (les normes donc, non pas seulement les règles techniques de la méthodologie, mais aussi les principes purement logiques, les principes de contradiction, de raison suffisante, etc.) puissent être connues autrement qu'en se fondant sur l'étude des forces naturelles et des formes fonctionnelles qui doivent être réglées par ces normes. Et c'est à cette conception que répond entièrement la manière dont il traite cette discipline. (1959, pp. 138-139).

Selon Husserl, les tendances psychologues sont devenues très remarquables chez plusieurs penseurs au courant du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, aussi répandues et influentes qu'elles l'étaient, elles furent le plus souvent reléguées en arrière-plan. Mais pour ce qui est de Sigwart, Husserl précise qu'il va autrement. Le fait que Husserl met

l'accent sur la singularité du psychologue allemand montre à quel point Sigwart fut ancré dans la doctrine psychologue.

Le psychologisme de Sigwart reconnaît le caractère normatif de la logique. En tant que science du raisonnement, la logique est pour lui une technologie. Pour autant sa nature technologique ne l'éloigne pas de la psychologie. Bien au contraire, si dans la logique on cherche à comprendre à juste titre comment doit-on penser, comment distinguer la pensée des autres états de l'esprit, il faudra alors admettre le rapport indéniable entre la logique et la psychologie, car étudier la nature de la pensée, sa relation avec les autres faits de l'esprit – comme les représentations, c'est avant tout le propre de la psychologie.

Le but de Sigwart c'est de faire revêtir à la logique une interprétation psychologue. Chez lui, tout a un lien aux faits observables, au perçu, bref à l'expérience sensible. Ce serait donc une absurdité de croire qu'un jugement logique n'importe lequel puisse être indépendant de la psychologie. Sigwart conteste l'existence d'un genre de vérités logiques dénuées de fondement psychologique. Si la logique prétend posséder de telles vérités, c'est-à-dire des vérités valables en soi, ne serait-ce que pour se séparer de la psychologie, elle meurt dans l'illusion. Son psychologisme, poussé à l'extrême scepticisme, affirme que toute vérité se réduit à des vécus de conscience. Sigwart développe clairement un *Anthropologisme* dans la logique.

## Conclusion

En définitive, on retiendra que même si Mill et Sigwart ne bénéficient pas du même succès que certains logiciens-philosophes comme Kant ou encore Frege dans l'univers intellectuel, ce n'est pas par manque de sagacité. Dans un siècle justement dominé par la complicité entre les mathématiques et la logique, leurs conceptions pouvaient sembler hors de propos. Pourtant ils ont réussi à se singulariser en insistant surtout sur l'idée que la logique doit se subordonner au psychologisme. Car même si l'anti-psychologisme viendra plus tard contrecarrer toutes les prétendues évidences sur lesquelles s'appuient les arguments psychologues, l'élément logico-mathématique aura, en un moment donné trouvé, sous la plume de Mill et de Sigwart, son explication dans un psychologisme empirique. Et cette tendance loin d'être sans influence a, au contraire, eu un écho

favorable dans le monde scientifique. Des auteurs comme Théodor Lipps, Wilhelm Wundt et même Franz Brentano<sup>9</sup> vont s'en approprier.

### Références bibliographiques

- BRENTANO Franz, 2008, *Psychologie du point de vue empirique*, Livre II, Paris, Vrin.
- FREGE Gottlob, 1969, *Les fondements de l'arithmétique*, recherche logique-mathématique sur le concept de nombre, Traduction et introduction de Claude Imbert, Paris, Seuil.
- GYEMANT Maria, 2015, *Psychologie et psychologisme*, (Dir.) Maria Gyemant, Paris, Vrin.
- HUSSERL Edmond, 1959, *Recherches logiques*. Tome 1 : *Prolégomènes à la logique pure*, Paris, PUF.
- KANT Emmanuel, 2006, *Critique de la Raison Pure*, traduction et présentation par Alain RENAUT, Paris, GF-Flammarion.
- KANT Emmanuel, 2007, *Logique*, traduit par L. GUILLERMIT, Librairie philosophique, Paris J. VRIN.
- LIARD Louis, 1873, *Des définitions géométriques, des définitions empiriques*, Paris Librairie philosophique de LADRANGE.
- MAZET Edmond, 1994, « LES SOPHISTES ET LA GÉOMÉTRIE », *Revue de Philosophie Ancienne*, Vol. 12, No. 2.
- MILL James, 1878, *Analyses du phénomène de l'esprit humain*, Vol. I, Londres, Longmans.
- MILL John Stuart, 1866, 1988, *Système logique déductive et inductive*, Trad. L. Peisse, Ladrance, réédition Mardaga, Bruxelles

---

<sup>9</sup> Franz Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, Vrin, Paris, 2008, Livre II.